MELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 19 Decembre 1848. No. 28.

DE LA SITUATION POLITIQUE DE L'EUROPE.

(Second article.)

Nous avons vu déjà la lutte que se livrent en Europe le radicalisme démocratique, le faux libéralisme et l'autorité gouvernementale.

Ainsi d'abord, les nationalités se relèvent de toutes parts: c'est là un fait récent, mais qui a des racines anciennes et profondes, et qui, dans les desseins cachés de la Providence, peut ménager de grandes solutions aux redoutables problèmes de l'avenir européen.

V.

Les pays les moins lancés sur l'Océan révolutionnaire, tels que l'Angleterre et la Russie, traînent après eux ce lourd fardeau des nationalités diverses. Nommer l'Irlande et la Pologne, c'est dire à la fois le plus désespérant embarras d'un gouvernement et l'extrémité des douleurs auxquelles un peuple puisse être condamné sur la terre.

On raconte qu'un diplomate, devant qui on s'étonnait de la facilité avec laquelle les plénipotentiaires de 1815 avaient consenti à laisser à la Russie l'étendue si compacte de son empire en Asie et en Europe, répondit: "Quant à la Pologne, c'est un cancer que nous lui avons attaché au flanc." Le mot est horrible; mais il est vrai. L'héroïque Pologne est une plaie toujours saignante qui affaiblit le colosse dont le fer la torture. D'ailleurs la justice divine est là, et une nation ne peut pas être livrée à un tel martyre sans attirer un jour ou un autre la colère de Dieu sur ses persécuteurs.

Il faut en dire presque autant de l'Irlande, bien que la sagesse du peuple anglais laisse plus d'espoir d'une tardive réparation que le despotisme aveugle et cruel du Czar.

Chose remarquable d'ailleurs. L'empereur Nicolas, dans le délire de son ambition, se fait la personnification gigantesque de cette nationalité que réclame l'infortunée Pologne. Seulement, en lui, elle prend des proportions sans mesure. Ce n'est rien moins que le *panславisme*, c'est-à-dire l'unité de toutes les races slaves confondues dans une communauté de foi, le schisme grec; dans une communauté d'empire, l'empire d'Orient reconstitué, siégeant au milieu de Constantinople conquise, étendant son protectorat depuis l'Océan chinois et les plateaux de la Tartarie jusqu'à l'Inde, jusqu'à la Perse; englobant la Grèce, les provinces Danubiennes, l'ancien royaume de Pologne, et pesant de tout son poids sur l'Occident contraint et épouvanté.

Nous ne parlerons ici que le langage des faits; et quand on voudra bien remarquer que l'Empire russe compte en Europe 65 millions de sujets, que les sables de l'Oural lui donnent de l'or à profusion; qu'il a enlevé à la Turquie la suprématie de la Valachie, de la Serbie et de la Moldavie; qu'il a garni ses frontières méridionales de colonies militaires et de magasins énormes; qu'une immense ligne de fer va réunir Saint-Petersbourg, Moscou, Varsovie et la mer Noire; qu'une flotte armée de 2,500 canons stationne à Sébastopol, et qu'avec les courants, en vingt-quatre heures, elle peut être portée aux Dardanelles; quand on sait les intrigues du parti russe dans tout l'Orient, à Athènes et jusque dans le Liban; les alarmes sont au moins permises et le doute n'est plus possible.

Quelle résistance trouvons-nous du reste à ces plans dont il faut le dire, l'étendue fait la faiblesse? Ce n'est pas la Turquie. Elle aussi est travaillée par le mouvement des nationalités: la Syrie ne lui appartient que de nom; l'Égypte lui a échappé pour toujours. La vie même de son empire n'est plus qu'une affaire de temps.

VI.

Que si nous revenons vers l'Allemagne, les luttes de race s'y reproduisent avec une intensité bien autrement vive. La Russie les épie, les soudoie, et n'attend que le moment d'en profiter.

Ici ce sont les Tchèques de la Bohême, fidèles à l'empereur et au roi, à condition que leurs usages et leur droit soient respectés. On se rappelle la *défenestration* de Prague (1818) et cette réponse qu'ils firent quand on s'étonnait qu'ils eussent jeté par les fenêtres les quatre gouverneurs envoyés par leur souverain: "C'est une coutume de notre peuple de traiter ainsi ceux qui ne gardent pas nos privilèges."

À côté, les Hongrois de Hongrie, qui, se souvenant de leurs pères, pratiquent ce droit d'insurrection que les Magnats stipulaient autrefois dans le serment de leurs rois. Singulière destinée que celle de ces peuples! On sait combien, pendant des siècles, ils avaient été passionnés pour leur indépendance; les troubles civils remplissent la plus grande partie de leurs annales; les noms de Tachenbach, de Wesselini, de Tekely marquent autant de sanglantes insurrections. En 1687, l'empereur Léopold ne se put faire reconnaître comme roi héréditaire qu'en jurant à la diète de Presbourg la *Bulle d'or* de 1294; et du même coup, il fut obligé de rappeler les Jésuites et d'accorder tolérance et protection aux protestants. Alors, et comme par enchantement, cette nation si turbulente devient un héroïque modèle de fidélité: "Mourons pour notre roi Marie-Thérèse," s'écrient les Hongrois, et dans ce grand péril de l'empire, ils sauvent la monarchie autrichienne. Mais si les Magyars avaient consenti à se raser la barbe et à paraître poudrés et habillés de satin à la cour de Joseph II, leur caractère national reprit bientôt le dessus, et aujourd'hui ils sont en révolte ouverte contre l'empereur, et leurs troupes ont marché au secours de Vienne insurgée.

Or, il faut faire cette remarque: l'énergique vertu de la nationalité doit être quelque chose de bien puissant pour avoir résisté à de si longues épreuves. Car c'est de dix et de douze siècles que Magyars et Tchèques datent leurs titres d'indépendance; les uns remontent jusqu'aux horribles conquérants descendus de l'Altaï, et s'emparant, vers 880, de la Dacie et de la Pannonie, que de leur nom ils appellèrent Ougrie ou Hongrie; les autres se vantent de leurs ancêtres contemporains d'Attila.

C'est ensuite la nationalité croate avec le ban Jellachich, vieille et implacable ennemie des Magyars; révoltée hier volant aujourd'hui avec sa sauvage impétuosité au secours de l'empereur.

Enfin la nationalité italienne, Venise et sa nouvelle république, la Lombardie et les souvenirs de la couronne de fer, et les prétentions de Charles-Albert sur le royaume de la Haute-Italie.

Voilà ce qui se remue autour de l'Autriche et dans le cercle de son empire.

Du reste, il ne faudrait pas s'en effrayer outre mesure. La maison de Hapsbourg est faite à ces revirements de fortune. Si la rivalité et l'hostilité des nations qu'elle tient sous son sceptre l'exposent à de fréquentes révoltes, elle trouve dans cet antagonisme même des ressources imprévues. Aujourd'hui les Croates, les Bohémiens, les Tyroliens la protègent et lui servent à réduire l'insurrection de Vienne. Et quand cette diversité de races n'aurait eu d'autre effet que de rendre impossible l'exercice de la centralisation politique, ce serait un immense avantage. Vienne peut être aux mains des démagogues et tenir un mois les troupes impériales en échec; Pesth peut être en rébellion ouverte au même moment, sans que la couronne soit brisée. En France, une émeute à Paris renverse deux dynasties, et il suffit d'une diligence surmontée d'un drapeau, ou d'une dépêche télégraphique, pour consommer une révolution.

Pendant que l'Autriche se débat au milieu de ces éléments divers, la nationalité allemande se fonde sans bruit. Un jour, quelques publicistes et quelques avocats viennent se réunir à Francfort, à deux pas de la Diète germanique. Ils convoquent les députés de tous les peuples allemands. L'appel est entendu: l'élection a lieu, un parlement est installé; il crée un Empire, nomme un vicair de cet Empire, et rédige une Constitution pour toute la race allemande. A part quelques odieuses tentatives de violence et de meurtre, l'œuvre s'accomplit sans trop de secousses; ce qui était un rêve il y a deux ans est une réalité à l'heure où nous écrivons. Les Etats secondaires sont emportés par le mouvement: la Prusse est entraînée. L'Autriche cède. Les prétentions de monarchie allemande tombent à Berlin, et l'archiduc Jean se trouve, comme par un coup de baguette, à la tête d'une unité fédérative sans exemple dans l'histoire.

J'ai dit un mot de la nationalité italienne. Elle existe, elle repose sur un sentiment vrai et profond, et elle se résume dans l'aspiration à l'indépendance du joug étranger.

VII.

Mais là comme partout et plus que partout, cette cause respectable de la nationalité se compromet par son alliance avec le radicalisme révolutionnaire et avec le faux libéralisme.

Comment prendre un intérêt véritable et sans réserve à des désirs que souille un impur alliage avec l'anarchie et le despotisme? Comment ne pas regretter amèrement que le levain démagogique ne mêle sa détestable fermentation aux douleurs si sacrées de la Pologne et de l'Irlande? Comment ne pas se défendre des sympathies les plus naturelles pour l'indépendance italienne, quand on la voit soutenue par des hommes assez aveugles et assez coupables pour vouloir l'unitarisme républicain dans la Péninsule, et pour machiner dans l'ombre l'expulsion de tous les Princes, à commencer par le glorieux et immortel Pie IX? Comment prendre parti pour des Assemblées qui, en prétendant combattre pour la liberté, commencent par la proscription et la spoliation comme le Parlement révolutionnaire de Turin, par le banissement comme celui de Francfort; ou qui se tachent de sang comme la Diète de Presbourg et la Diète de Vienne?

Quel retour ne fait-on pas alors du côté de ces sages nations, peuples par le nombre, grandes par les institutions et par l'exemple qu'elles offrent à l'Europe, telles que la Belgique et la Hollande, dont l'une jouit avec calme et loyauté de la liberté la plus large et la plus sincère, dont l'autre, révisant ses lois fondamentales, dépose ses vieux préjugés au milieu de la liberté triomphante!

Et surtout avec quel respect et quelle admiration ne porte-t-on pas les regards et le cœur vers ce magnanime Pontife, qui, illuminé des clartés d'en-haut, a su prévenir les vœux de son peuple, leur accorder une généreuse satisfaction, et concilier les droits supérieurs de l'autorité avec la garantie de la liberté; qui seul, sans un appui humain, rencontra partout l'obstacle au lieu du secours, placé comme on suspens entre le ciel et la terre, règne par la toute-puissance de sa majesté, et a donné au monde ce spectacle inouï d'un Prince sans ministres sans armée, sans trésors, domptant les résistances par l'inaltérable sérénité de son âme et le désintéressement divin de sa politique, déconquérant la trahison elle-même, et conquérant avec l'amour enthousiaste de son peuple la reconnaissance impérissable de la postérité!

C'est Lui qui est vraiment le type et le modèle du *Pouvoir* à notre époque, initiateur et prudent à la fois, conciliant et ferme tout en semble.

C'est Lui qui présente à ses peuples la véritable *liberté*, la liberté chrétienne, honnête et sincère, respectant tous les droits, pratiquant tous les devoirs, comme c'est Lui aussi qui est le propagateur par excellence de l'*indépendance nationale*, aussi éloigné de l'ambition conquérante que résolu à défendre le sol de la patrie!

VIII.

Un mot encore: au-dessus de ces hauts intérêts de l'ordre, des idées libérales et des nationalités, se place un autre intérêt plus sacré, celui de la conscience chrétienne, celui de l'Eglise.

A travers nos révolutions, c'est la seule force qui demeure; au milieu de toutes les plaies sociales, c'est la seule qui prépare la guérison. Elle a vaincu la barbarie des premiers siècles du moyen-âge. Elle vaincra la barbarie civilisée de l'ère moderne. Elle apparaît partout, elle se mêle à tout; elle se présente sous toutes les formes. Liberté d'association, liberté d'enseignement, liberté du culte; famille, prière, charité, elle embrasse tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre. Or, elle ne demande qu'une seule chose: la libre expansion. Pas de privilège, pas de faveur; le droit de vivre, le droit de répandre ses bienfaits, de se dévouer, de se sacrifier encore à la régénération des âmes et au service de l'humanité. Voilà ce que veut l'Eglise.

Or, elle ne l'a obtenu ni des princes qui l'ont chargée d'entraves comme Joseph II, ni des démagogues qui l'ont spoliée comme la diète suisse, ni des faux libéraux qui l'ont prosaïque, comme le parlement de Turin. Aussi elle proteste

d'une voix égale, et contre le Joséphisme, et contre le radicalisme, et contre le faux libéralisme. Or, nous joindrons, nous ses humbles enfants, nos plaintes avec les siennes, et nos griefs avec les siens. Et le jour viendra où ses droits reconnus seront le premier signe du rétablissement de la justice dans le monde.

IX.

Maintenant de ce long exposé que concluons-nous, et quelle sera notre ligne de conduite dans ces conflits si divers et si graves?

Nous l'avons dit: la mansuétude, la droiture et l'énergie de Pie IX sont nos invariables modèles. Déplorant amèrement la discussion qui éparpille les Chrétiens, et font couler le sang par des mains fratricides, nous appellerons de nos vœux les plus ardents le dénouement pacifique des terribles problèmes qui s'agitent ici-bas.

Nous soutiendrons partout et d'un égal amour l'ordre et la liberté.

Le despotisme tyrannique est antipathique à notre nature et à notre dignité. Qu'il revête les splendeurs de l'autocratie, qu'il se cache sous les haillons de la démagogie; Czar ou Proconsul, il nous blesse et nous indigne profondément.

De même aussi nous soutiendrons l'ordre, que nous le trouvons derrière les baïonnettes impériales ou derrière les faisceaux d'une assemblée républicaine.

Nous défendrons la liberté vraie, qu'elle vienne de la sagesse d'un Roi, qu'elle soit le bien héréditaire d'un peuple.

Nous ne désertons jamais la cause de la justice et de la nationalité, soit qu'elles se présentent avec la livrée du proscrit, comme l'Irlande et comme la Pologne, soit que nous les voyons rayonnantes et pures, comme Pie IX au Vatican.

Les fautes des Princes ne nous feront jamais oublier le respect: les crimes des peuples ne nous feront jamais oublier la solidarité humaine.

Les violences des démagogues et l'hypocrisie des faux libéraux ne nous feront jamais haïr la liberté, comme aussi les entraînements de l'arbitraire ne nous feront jamais outrager l'autorité.

Telle sera la loi qui nous guidera dans ce triste et ténébreux dédale des affaires humaines.

Certes, quand on se prend à réfléchir sur les scènes lamentables de ce temps, l'âme cède à une profonde affliction et un grand découragement s'emparé de l'esprit. Comment finiront ces luttes terribles dont nous voyons le commencement? Dieu seul le sait; mais l'œil humain s'obscurcit et se trouble à sonder ce chaos.

Et en vérité on désespérerait, si d'abord, au milieu de tant de ruines, on ne se sentait pas soutenu par les grandes notions du vrai et du juste, qui sont immuérables; et si en second lieu, pendant que la Cité des hommes se décompose et s'écroule, la Cité de Dieu ne réparait pas miraculeusement florissante, et si, comme le figurer de la Parole, avec ses jennes bourgeois et ses pousses vigoureuses, elle ne semblait pas nous annoncer que le printemps est proche, et que le jour de la renaissance évangélique se lève sur le monde.

Nous essaierons de tracer bientôt le tableau de ces consolantes espérances.

HENRY DE RIANCEY.

CÉRÉMONIE DE LA PROMULGATION

DE LA CONSTITUTION

Sur la Place de la Concorde.

La promulgation solennelle de la Constitution a eu lieu hier matin (13 nov.) Le temps était froid, sombre et triste; la neige tombait et un vent glacé faisait gémir les arbres dépouillés. Chacun portait en soi de douloureuses préoccupations; pas d'enthousiasme, pas d'animation, pas d'élan. Une morne et silencieuse anxiété trahissait partout les alarmes de l'avenir. Et pourtant, la cérémonie a été grande et majestueuse. C'est que la pensée religieuse y dominait. C'est que par-dessus les banderoles et les étendards, la croix apparaissait radieuse et triomphante; c'est que le cliquetis des armes et le bruit lointain des canons étaient étouffés par les voix de la prière et les harmonies des cantiques sacrés; c'est qu'au-dessus de cette Assemblée qui venait de rédiger la loi fondamentale d'un grand peuple, au-dessus de ces magistratures chargées d'exécuter les décrets de la volonté nationale; au-dessus de ce président qui lisait la Constitution nouvelle; au-dessus de toute cette pompe et de tout cet appareil se dressait l'autel de l'agneau immaculé, dont le sang a racheté le monde et peut seul encore régénérer dans un mystique baptême notre société vieille de quatorze siècles.

Où, nous ne craignons pas de le dire: l'idée de Dieu, vague, sans doute, chez beaucoup, réduite pour plusieurs à l'état d'instinct et de sentiment, l'idée de Dieu remplissait invinciblement tous les esprits.

Des acclamations touchantes et sincères ont accueilli le clergé. Sur son passage, les légions ont crié: *Vive l'Archevêque, vive la Religion!* Ces mots ont retenti au cœur de Mgr. Sibour, et ils sont d'un heureux augure. Aux époques de crise, tout homme comprend qu'il doit aller chercher plus haut que la terre ses garanties et ses espérances; et quand un peuple tout entier a de ces retours et de ces inspirations, il provoque la miséricorde de Dieu, commande le respect et offre des gages de rennaissance et de salut.

Voici quelques détails sur la cérémonie:

Une forêt de mâts vénitiens portant des oriflammes tricolores, suivant le mur intérieur des fossés qui entourent la place, disposés par groupes réguliers qui reliaient entre eux des guirlandes de feuilles de chêne, ornées enfin d'écussons sur lesquels étaient inscrits les noms des 56 départements et de chacune des colonies, composait un système de décoration simple, mais élégant. Quatre mâts plus grands que les autres, et portant d'immenses oriflammes tricolores en sautoir sur lesquelles se liaient les drapeaux de février 1848, s'élevaient aux quatre angles de la place.

Le pont de la Concorde avait aussi ses ornements: Jules trépié d'une grandeur démesurée était à la place qu'occupaient jadis les statues des grands hommes; quatre gron-

des colonnes de granit égyptien soutenaient les devises flottantes de *liberté, égalité, fraternité*.

Au centre, l'obélisque était entouré de faisceaux de drapeaux aux trois couleurs, et à son pied, faisant face à l'autel construit devant la grande grille du jardin des Tuileries, on voyait la statue symbolique de la Constitution.

L'autel, construit dans des proportions gigantesques, élevait à quatre-vingt-six pieds dans les airs son dôme quadrangulaire de velours rouge doublé d'étoffe d'or, et surmonté d'une grande croix dorée. Sur les quatre faces de la corniche on lisait la devise de la fraternité évangélique: "Aimez-vous les uns les autres!"

Sur la plate-forme qui partageait les degrés, au milieu des vingt-quatre marches, une table couverte d'un riche tapis de velours rouge, et entourée de fauteuils dorés, était disposée pour la lecture de la Constitution.

La tribune destinée aux représentants s'élevait à la droite de l'autel, au-dessus de l'un des fossés-parterres de la place. Elle était en amphithéâtre, couverte, ornée sur le devant d'une bordure amarante rehaussée d'or, soutenue par des pilastres au-dessus desquels flottaient des oriflammes.

La tribune du corps diplomatique, de la cour de cassation, du conseil d'Etat, des tribunaux et des autres corps constitués faisait pencher à celle des représentants et lui était semblable en tout point.

A neuf heures, l'Assemblée nationale, qui s'était réunie dans son palais, en sortit pour se rendre au lieu de la cérémonie. Le pont de la Concorde, qu'il y avait traversé, était garni depuis le matin d'une double haie de gardes nationaux. A sa tête marchaient son président, M. Armand Marrast, et le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, portant l'uniforme de général de division. Derrière eux venait le conseil des ministres de l'Assemblée, au nombre l'environ trois cents, et marchant deux par deux.

Quand elle a eu pris place dans la tribune qui lui avait été réservée à droite de l'autel, le clergé, qui de son côté s'était réuni à la Madeleine, s'est avancé à son tour par la rue Nationale.

Les séminaires de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Missions-Étrangères, de Piepus, du Saint-Esprit, trente-huit paroisses de Paris, le chapitre de Notre-Dame, un très-grand nombre de prêtres en habits de chœur, sont placés de distance en distance dans les rangs de cette procession; NN. SS. les évêques d'Orléans, de Quimper, de Langres, et le préfet apostolique de Madagascar, convertis de la chape et de la mitre, précédant Mgr. l'Archevêque de Paris. Le prélat tient la croce et bénit sur son passage.

Les cinq prélats ont pris place en avant de l'autel; puis M. le général Cavaignac et les ministres, se sont rendus sur la plate-forme qui avait été préparée; et là, debout et tête nue, malgré un froid, le président de l'Assemblée a donné lecture d'un édit et des 116 articles dont se compose la nouvelle Constitution.

La lecture achevée, une salve de cent coups de canon, répétée par six des forts détachés qui environnent Paris, a annoncé au département de la Seine la promulgation officielle du nouveau pacte social. Cependant 300 exécutants chanteurs et instrumentistes militaires, choisis parmi les élèves du Conservatoire, la garde nationale et les choristes de l'Opéra, avaient entonné le *Te Deum*, composé pour la cérémonie par M. A. Elvert professeur du Conservatoire de musique, et en même temps, Mgr. l'Archevêque de Paris, montant les degrés de l'autel, y célébrait une messe basse, terminée par la bénédiction solennelle et le *Dominus salvem fidei Rempublicam*.

Le clergé, après le service divin, ayant régné la Madeleine dans l'ordre processionnel où il était venu, le défilé des troupes a commencé en présence du général Cavaignac, des ministres et des membres de l'Assemblée placés à la droite des légions, faisant face à l'obélisque et à pied.

Le défilé a fini à quatre heures.

CONFÉDÉRATION ITALIENNE.—La société qui s'est formée sous ce nom à Turin, présidée par Gioberti, Mamiani, et Audréo Romèa, vient de publier deux documents qui résument ses vues.

Le premier de ces documents est un projet de loi électorale pour la convocation de la constituante. Les traits suivants de ce projet sont ceux-ci: Tous les états auront dans la constituante un nombre égal de représentants; ces représentants seront nommés par les chambres électives, qui, toutefois, n'en pourront choisir plus de la moitié dans leur sein: ces représentants auront pour mandat de laisser intacte la forme de chaque gouvernement, tout en assurant l'union, la liberté l'indépendance absolue de l'Italie. Le second est le projet d'acte fédéral où l'on retrouve tout ce qui avait été révisé à Francfort avant que l'réalité eût commencé à se manifester.

Voici le texte des sept premiers articles. Le rôle qu'ils assignent aux gouvernements particuliers fait assez prévoir l'accueil qu'ils recevront à Turin, à Naples, à Rome et même en Toscane:

1° La confédération a une armée, une flotte de guerre, un trésor et une représentation diplomatique à l'étranger;

2° Le drapeau fédéral est le drapeau tricolore italien;

3° La confédération est représentée par une autorité centrale composée d'un congrès législatif et d'un pouvoir exécutif permanent;

4° Le congrès législatif est composé de deux chambres. Dans l'une, tout Etat est également représenté, et dans l'autre, la représentation est proportionnée à la population. Les deux chambres seront électives. L'élection de la première appartiendra aux pouvoirs constitués de chaque Etat; celle de la deuxième au peuple. A cet effet l'Assemblée constituante promulguera une loi électorale commune;

5° Le pouvoir exécutif est composé d'un président responsable, avec conseil de ministres également responsables. Le président est nommé à temps, par le congrès législatif; les ministres sont nommés par le président;

6° Il appartient au congrès de proposer et de délibérer sur toute matière d'intérêt général de la confédération;

7° Le congrès a également le droit d'intervenir: 1° Dans les cas de collision entre un Etat confédéré et l'étranger; 2° dans les cas de graves contestations entre un Etat et un autre Etat de la confédération; 3° en cas de pertuba-